

Remuer ciel et terre

Une poésie qui explore les territoires. Ceux d'ici et ceux d'ailleurs

Madeleine Gagnon, *Chant pour un Québec lointain*, Montréal/Paris, VLB/La Table rase, 1991, 103 p.

Serge Patrice Thibodeau, *La Septième Chute*, Moncton, Acadie, 1991, 180 p.

Denise Desautels, *Leçons de Venise (autour de trois sculptures de Michel Goulet)*, Saint-Lambert, Noroît, 1991, s.p.

Jocelyne Felx

Numéro 64, hiver 1991–1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38519ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Felx, J. (1991). Compte rendu de [Remuer ciel et terre : une poésie qui explore les territoires. Ceux d'ici et ceux d'ailleurs / Madeleine Gagnon, *Chant pour un Québec lointain*, Montréal/Paris, VLB/La Table rase, 1991, 103 p. / Serge Patrice Thibodeau, *La Septième Chute*, Moncton, Acadie, 1991, 180 p. / Denise Desautels, *Leçons de Venise* (autour de trois sculptures de Michel Goulet), Saint-Lambert, Noroît, 1991, s.p.] *Lettres québécoises*, (64), 36–37.

Madeleine Gagnon, *Chant pour un Québec lointain*, Montréal/Paris, VLB/La Table rase, 1991, 103 p.

Serge Patrice Thibodeau, *La Septième Chute*, Moncton, Acadie, 1991, 180 p.

Denise Desautels, *Leçons de Venise* (autour de trois sculptures de Michel Goulet), Saint-Lambert, Noroît, 1991, s.p., 20 \$.

Remuer ciel et terre

Une poésie qui explore les territoires.
Ceux d'ici et ceux d'ailleurs.

POÉSIE

Jocelyne Félix

L'IDIOTISME «remuer ciel et terre» exprime à merveille les derniers branle-bas planétaires. Les Anglais, plutôt que de remuer ciel et terre, préféreront «to leave no stone unturned». Le sens de l'espace m'apparaît tout à coup personnel à chaque peuple. Magnifiquement, la poésie peut donner au paysage des déterminations spatiales hors limite et réduire les conflits d'images entre les nations. Les derniers recueils de Madeleine Gagnon, Serge Patrice Thibodeau et Denise Desautels conduisent singulièrement à envisager cette universalité de la poésie qui s'installe dans la «structure fine» de la vie littéraire actuelle.

Chant d'Amérique

Quand on le feuillette, on se dit qu'il y a dans *Chant pour un Québec lointain* quelques traits d'une époque qui n'existe plus. Quand on se met à le lire attentivement, on est peu à peu conquis par cette traversée des siècles où l'appartenance fondée sur le sol, le sang et la race n'enraye pas le rêve d'être citoyen-ne du monde :

*Il y a des pays sans rives où de chaque côté on risque le vide,
un peu comme les lits, ainsi le mien. S'y lever pour fouler le
sol, tous les sols, demande du souffle, désir de jour, de veille.
(p. 9)*

L'ensemble, qui propose essentiellement une iconographie traditionnelle mâtinée de folklore, reste un mouvement pour aller plus loin que la certitude paisible et sédentaire. Avec une souplesse enchantée, Madeleine Gagnon y oriente la tradition sur la voie d'une ouverture. Le lieu n'est ni enclos, ni localité d'exclusion, ni province, ni ghetto. Le texte liminaire, d'une voix pertinente et actuelle, porte l'Histoire vers une sorte d'ubiquité et d'éternité de principe.

En contrepartie, comme pour limiter la portée de cette mobilité, le territoire renoue avec la «solennité chère au vieux culte, la douceur de la vieille langue jalousement gardée, la splendeur et la force barbare du pays neuf». Ces valeurs traditionnelles qui nous rappellent les voix entendues par Maria Chapdelaine dans le roman de Louis Hémon, règlent et rythment l'allure du recueil. Le mot «pays» s'enroule aux lettres de l'ancêtre, et si Francine Déry dans *Les Territoires de l'excès*

s'y aventure aussi, c'est sans ce mimétisme de la langue qui renvoie chez Gagnon à la simplicité paysanne. La structure du recueil, quatorze courtes parties, évoque enfin les stations du chemin de croix et la langue les patois de la vieille France.

Sans contredit, ces confidences de rapprochements qui taisent le viol d'un continent par un autre, paraîtront à certain-e-s d'une discrétion désuète. Pourtant cette volonté de ne pas réduire l'Histoire à l'hostilité des humains entre eux reste un des aspects les plus pénétrants du recueil. En somme, l'auteure passe avec souplesse du livre de l'ancêtre au livre de l'instant.

De par le monde

Dans *La Septième Chute*, les champs d'investigation ne sont pas minces. Ce premier livre de Serge Patrice Thibodeau, qui réunit trois recueils poétiques écrits entre les années 1982 et 1989, confronte la réalité tout en opérant une véritable réduction de la poésie au langage. L'écriture de Thibodeau, lumineusement musicale, transcende l'idée de voyage pour explorer les symboles rattachés à la quête d'une libération. L'univers auquel ce livre donne forme me paraît tout à fait original.

Cette poésie redescend vers la perception, vers les pluralités et les totalités culturelles qui s'y offrent. La forme du fragment poétique y devient une sorte de fugue littéraire où les thèmes s'entrecroisent et où les ressources de la poétique s'emploient à soutenir un triple développement d'images et d'idées. Ainsi dans ce texte, une extrême réalité, une extrême intellectualité et une extrême musicalité se combinent, s'entremêlent ou s'opposent.

Par ailleurs, sur le plan structurel, l'immixtion toponymique cimente les trois recueils qui évoquent tour à tour Jérusalem et le Moyen-Orient, Varsovie, Vienne, Prague, Budapest et Montréal. Le plus souvent, des noms de rivières et de fleuves (tel le Danube qui relie entre eux des pays d'Europe de l'Est mieux que le communisme moribond) servent de titres à des ensembles de fragments. Manifestement, ces vues sur le paysage renforcent le passage initiatique entre les sites et désamorcent le pathétique de la guerre.

Serge Patrice Thibodeau

La
SEPTIÈME
CHUTE



Éditions

Plaisir, 1982-1989

Enfin, assez curieusement, cette mosaïque de fragments poétiques appelle en sa dernière suite, à la manière d'une Rina Lasnier, Dieu. Si l'image biblique de la «septième chute» évoque le pardon, Thibodeau entretient aux dernières pages du recueil un dialogue avec la vie d'une étonnante pureté. Personnellement, j'ai trouvé que dans sa plus grande profondeur, par ce mélange indu de marche et d'azur, de tracés géographiques et de mysticisme, la voix de Thibodeau conjugue splendidement Rimbaud et Mallarmé.

Spleen de Venise

Le titre d'un livre est à la fois une sorte de programme symbolique, la définition d'un art et un pont à établir avec le public. À cet égard, *Leçons de Venise* est une formulation des plus heureuses qui éclaire les ressorts de la démarche de Denise Desautels. Dans cette œuvre qui renouvelle avec brio le filon vénitien de la littérature, ses idées acquièrent une clarté nouvelle. D'entrée de jeu, le propos gravite autour de trois sculptures de Michel Goulet présentées à la quarante-troisième Biennale de Venise. Ici, Desautels est à la fois l'interlocutrice de l'artiste et celle du public. Elle prolonge les œuvres de Goulet et les mène sur d'autres chemins d'existence.

Ce recueil, qui m'apparaît d'abord comme un journal esthétique, rejoint l'œuvre poétique à travers l'épreuve d'un certain «spleen». Desautels y suggère une fin du monde qui demeure sans effet sur le cours du monde, une extinction inéluctable de toutes choses qui ne compromet dans l'immédiat aucune chose en particulier. Et au cœur de

cette vision tragique devenue récurrente dans sa démarche, la langue naturelle fait bien ressortir dans ce recueil le contraste entre la nature et l'art, me rappelant certains passages des *Curiosités esthétiques* de Baudelaire. Car Desautels, à l'instar du poète et critique d'art du XIX^e siècle, tente de percevoir en dehors des méthodes philosophiques les rapports intimes et secrets des choses, les correspondances et les analogies. Comme l'auteur du *Spleen de Paris* pour qui le génie artistique est lié à l'effort de redécouverte de l'esprit d'enfance, Desautels relie ses *Leçons de Venise* à l'enfance retrouvée :

Est-ce la force des objets ou le courant de l'émotion qu'ils font surgir en moi ? Je garde les yeux fermés pendant un long moment devant le spectacle d'enfance que la sculpture révèle. (Motifs/Mobiles 7)

Si Desautels cherche dans l'art le salut, c'est-à-dire l'unité, c'est d'abord un petit quelque chose de réel, derrière le masque (et Venise), infiniment plus important que le plaisir, qui motive sa quête. Dans cette «Venise d'écume peinte», comme la décrit si bien Claude Beausoleil dans *Une certaine fin de siècle* (tome II), l'art devient, paradoxalement, ce qu'il y a de plus réel, la plus austère école de la vie. Proust y voyait le «vrai Jugement dernier». Ces «leçons de Venise» en témoignent magnifiquement aussi.

Robert MAJOR

Jean Rivard ou l'art de réussir

Idéologies et utopie dans l'œuvre d'Antoine Gérin-Lajoie

Robert Major nous propose de relire avec lui le *Jean Rivard* d'Antoine Gérin-Lajoie pour nous faire saisir la profonde américanité de son héros. Il nous aide également à découvrir la polysémie, la richesse et l'étonnante modernité de ce roman méconnu et trop longtemps méprisé.

X-340 pages, 32 \$

Cité universitaire
Sainte-Foy, Québec
Canada G1K 7P4
Tél. (418) 656 5106
Télééc. (418) 656 3476

DES LIVRES
À DÉCOUVRIR...

BON DE COMMANDE		Date _____
Jean Rivard ou l'art de réussir à 32\$ chacun		<input type="checkbox"/> Paiement ci-joint (chèque ou mandat) _____ \$
_____ exemplaire(s)		<input type="checkbox"/> MASTER CARD n° <input type="checkbox"/> VISA n° _____
Port et manutention 3,00\$		Date d'expiration de ma carte de crédit _____
Sous-total _____		Signature _____ Tél.: _____
TPS (7%) _____		Nom (en majuscules) _____
Total _____		Adresse _____

En vente
chez votre libraire ou chez l'éditeur

**LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ LAVAL**